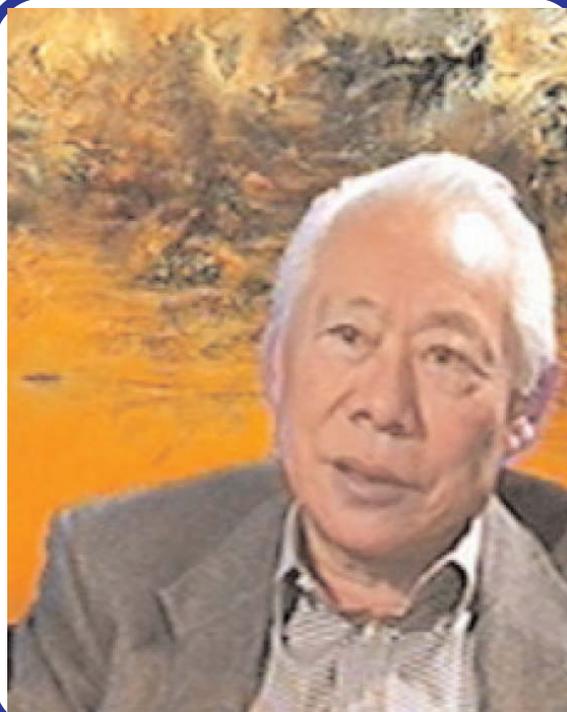


Le Galepin

- BLEU -

n°18 - 1^{er} avril 2019



Zao Wou-Ki

n°18 – Sur des images de Zao Wou-Ki

Sommaire

MARIO LUCAS PAYSAGES	3
SYLVIE VAN PRAËT L'EMBOUCHURE	5
NADINE FOUCHET UN AILLEURS QU'ILS AVAIENT TROUVÉ LÀ-BAS	8
ROGER WALLET LA JUSUF 77	15
BERNARD BOUCHOT SPACE ART	21

MARIO LUCAS

Paysages



... Paysages des lambeaux, des nerfs lacérés, des "saudades".

Paysages pour couvrir les plaies, l'acier, l'éclat, le mal, l'époque, la corde au cou, la mobilisation.

Paysages pour abolir les cris.

Paysages comme on se tire un drap sur la tête.

Henri Michaux – *Peintures*

NOUS SOMMES TOUS DES PAYSAGES, SI, SI, JE VOUS ASSURE. Tenez, n'avez-vous jamais eu ce brouillard devant les yeux, en vous-même parfois? Et ce vent dans votre crâne qui passe d'une oreille à l'autre? Vous voyez que j'ai raison. Et ces mains, tels des lierres, qui s'agrippent à tout ce qu'elles touchent? Et ces pieds qui s'enracinent? On est la mer, on est la montagne, nous sommes des vallons verdoyants, on est la nature.

Mais les choses sont parfois bizarres, tenez, moi l'autre jour, j'étais sur la jetée d'un port, à côté d'un phare et je voulais être ce phare pour dominer les flots... J'étais devenu ce phare, mais je sentais les vagues rugirent en moi... j'étais devenu la mer. En me retournant, le phare avait disparu. Cela m'est arrivé plusieurs fois: en devenant un paysage ou un objet ou autre chose, le reste disparaissait.

Essayez, vous verrez, c'est bien pratique, c'est comme si on passait de l'autre côté d'un miroir! Un autre monde s'offre à nous. Finis les guerres, la misère, la maladie, l'hypocrisie, les cris des hommes, le béton qui s'étale à perte de vue, les odeurs pestilentielles des décharges sauvages, la vieillesse, la noirceur d'un monde absurde...

Être la nature, la sentir s'immiscer par nos narines, emplir nos poumons. Parfois, elle ne ressemble pas à ce que l'on voit mais est-ce vraiment important ? Ce qui compte, c'est qu'elle soit là, quelle que soit sa forme.

Dans un tableau, chacun y voit ce qu'il veut, ce qu'il ressent, ce qu'il est. Quelles que soient sa forme et ses couleurs.

Eh oui, c'est comme ça quand on est devant un tableau de Zao Wou-Ki, on est dans un autre monde, notre monde, la nature nous envahit, mille paysages s'offrent à nous. Nos paysages intérieurs. On s'invente nos Propriétés, comme Henri Michaux (un ami de Zao Wou-Ki) se créait les siennes :

(... Je me soutiens grâce à cette conviction qu'il n'est pas possible que je ne trouve pas mon terrain et, en effet, un jour, un peu plus tôt, un peu plus tard, le voilà ! Quel bonheur de se retrouver sur son terrain !...)

(Un petit aparté, juste pour dire que j'ai un peu une réaction similaire quand je suis devant un tableau de Fautrier: ses toiles sont non-figuratives mais, d'emblée, on est plongé dans les horreurs de la guerre. La seule différence (à mon humble avis) entre ces deux peintres est que, autant Fautrier nous plonge dans la connerie humaine, autant Zao Wou-Ki fait tout pour nous en protéger, il nous offre des refuges.)

Je regarde à nouveau ce tableau, je me plonge dans l'écume, je suis l'écume et rien, ni personne, ne viendra m'en sortir. Je me retourne, derrière moi le chemin s'estompe.



Je retourne au large, le soleil fait sur mon dos des reflets bleutés, je passe sur les rochers, m'y agrippant parfois, emportant même de petits crabes dans mes entrailles. Un roulement résonne en moi comme le son d'un tambour, je lèche mon corps pour y retrouver ce goût de sel que j'aime tant. Je suis seul(e) au milieu de territoires que j'ignore désormais. Des vaisseaux m'éraflent le corps, de petits bonshommes bedonnants tentent de voler une petite partie de moi-même. Je fonce sans cesse vers la plage, marque un petit temps d'arrêt et repars comme on va et vient dans le ventre d'une femme.



L'embouchure



ILS SE SONT DIT “CE MATIN ON Y VA”.

Cela faisait des mois qu'ils regardaient les jours se lever puis se fondre dans les lumières orangées des lampadaires. Des jours ou davantage...

Avant ils avaient aimé les aubes ; ils marchaient serrés, sa main à elle dans sa poche à lui. Et puis les odeurs de terre, d'herbe mouillée, le gloussement fluët de l'eau ou le pépiement des oiseaux ils les avaient appris par cœur et ils s'étaient lassés.

Justin disait des poèmes qu'il inventait au rythme ternaire de leurs pas. Il articulait tant que les syllabes devenaient mots. Pauline souriait puis s'agaçait. “Tu mens” murmurait-elle en s'appuyant davantage sur lui. “Tout cela ne veut rien dire... tout cela ne dit rien de toi ou de moi ou de quiconque. Ta gourmandise ne satisfait que toi. Quand les enfants sucent des bonbons leur haleine est généreuse mais toi tu mâches et mastiques des vers sans parfum.”

Alors il s'était tu. Ils cheminaient muets. Toujours la même rive du fleuve et le même parcours. Du pas de la porte aux premiers arbres du sentier qui partait sans eux en ligne droite. Il fallait que le temps soir clair. Avant de sortir il épiait les nuages, elle tâtait l'air de tout son corps posté à la fenêtre grande ouverte. Prudents ils ne s'autorisaient pas d'aventure météorologique.

Pourquoi se sont-ils dit en même temps “Ce matin on y va” ?

La neige sur les allées, les haies qui se penchent, les troncs entartés de blanc, tout avait attiré Jacques, leur voisin, vers sa pelle. Planté dans ses bottes il vocifère “Y'a plus de saison ! De la neige en fin avril ! Et pas qu'un peu !” Jacques n'attend jamais de réponse. Il vient chez eux à Noël ou au Nouvel An quand la solitude leur noue la gorge à tous les trois au point qu'ils se disent juste

“Bon... on mange quoi à Noël?” Jacques, ils l'ont toujours connu seul mais sur le buffet de sa salle de séjour est posé le portrait d'une femme très brune au regard doux et sombre. Jamais aucun d'eux n'a franchi ce pas de l'intime où les mots se cherchent, où l'on hésite, reprend, où les yeux se voilent parfois, où d'un sourire un peu forcé on veut faire croire que tout ça c'est passé c'est fini et où chacun prend le cadeau qui vient de lui être fait en vidant un verre parfois déjà vide. Mais ce geste ponctue et on peut à nouveau rire. Non, ils sont restés sur le seuil de cette maison là où de voisin on devient amis. Jacques, Justin et Pauline sont voisins depuis... “Ça fait un bail” dirait Jacques et il ajouterait “Comme le temps passe!”

Les vingt centimètres de poudre qui avaient blanchi les parterres et les accès à son garage seront rapidement réduits en tas régulier. Le ciel est lourd encore. La buée s'échappe des lèvres de Jacques. Il parle et les mots en vapeur se diluent au-dessus de sa tête, des mots vrais certainement; il parle aux moineaux? Au chat de porcelaine posé sur le rebord de la fenêtre, à cette femme muette dont Pauline aimerait connaître le nom, juste comme ça...? et son geste devient plus vif, coléreux presque. Alors eux, si fragiles si cotonneux, pourquoi ont-ils choisi ce jour-là pour se dire “Ce matin on y va”?

Au début la route est connue. “Elle est par cœur, soupire Pauline. On ne regarde plus ni les façades ni les gens. On pense avec nos pieds et on devient bête. On évite juste les crottes de chien”. Justin prend sa main et la serre dans sa poche. Il a bien vu la larme au coin de son œil; il a entendu comme elle renifle. “C'est le froid” Pauline n'aime pas dire. Au fond Jacques a raison: se contenter de commenter le monde comme il se montre c'est moins dur, moins douloureux. Justin ralentit le pas puis s'arrête au bord du fleuve.

“Les peupliers pointus aiment les rives
Plates. Voici déjà que leurs files passives
Escortent ça et là le Fleuve calme et fort.”

Elle sourit... enfin. “C'est beau ça, en tout cas j'aime bien.” Justin avoue que ce n'est pas de lui mais de Cros. “Et tant pis pour les crottes.” Pauline a mal compris: les mots de Justin se sont perdus dans le vrombissement d'une moto. Il rit “Non, Cros le poète!” Ses yeux à elle ont repris les teintes de l'eau qu'il aime tant et toute la rive est secouée de son rire. Leur marche est craquante sur ce blanc. Pauline s'est appuyée un peu plus sur son épaule. Leurs voix se mélangent en vapeur. Ils voient à nouveau les arbres, les maisons, les passants, les vitrines, les fleurs derrière les carreaux, la petite vieille toute voûtée qui marche à pas si courts qu'elle semble ne pas avancer, les oiseaux tout bouffis qui piaillent pour des graines. Ils parlent d'avant quand un enfant courait et qu'ils prenaient peur. Toute cette eau prête à l'emporter... mais l'eau l'a emporté quand même malgré leurs précautions. Les caresses, les sourires les colères aussi, rien ne l'a retenu parce qu'il avait deviné l'embouchure. Ils avaient fini par accepter souriants. Enthousiastes à l'excès devant lui, ruinés de chagrin à chacun de ses départs toujours plus loin, toujours plus longtemps.

Ils sont arrivés aux premiers arbres essoufflés de paroles. Sans se regarder ils ont fixé le chemin qui part toujours sans eux en ligne droite. Une boule de neige s'écrase sur le bras de Justin puis une autre. Un homme jeune en bonnet crie “Arrête! Arrête Louis!” Un petit garçon les joues en feu, débouche sur le chemin, s'approche d'eux et murmure un pardon qu'ils devinent plus qu'ils

ne l'entendent. Alors Justin s'accroupit assemble une boule de neige et la lance en souriant au gamin. Une bataille s'engage d'abord timide puis l'enfant s'enhardit et Justin se prend au jeu et Pauline et l'homme en bonnet. Ils courent presque sur le sentier sous les arbres qui s'en mêlent et lâchent parfois des paquets de neige. Louis en a reçu dans le cou et se tortille, gémit puis pleure pour de bon. Pauline se précipite. Elle retrouve les mots les gestes; l'enfant se calme elle le mouche. Justin et l'homme au bonnet la regardent; on entend juste son murmure à elle.

Ils marchent tous les quatre sur le chemin qu'ils n'avaient jamais pris. "Il va où ce chemin?" L'homme sourit "Jusqu'au bout. Il longe le fleuve jusqu'au bout". Puis Louis et l'homme au bonnet bifurquent dans un sentier étroit vers un muret qu'ils franchissent d'un bond et disparaissent.

Justin et Pauline mesurent le chemin parcouru et se disent qu'il est temps de rentrer.



Un ailleurs qu'ils avaient trouvé là-bas



IRÈNE HABITE LE VILLAGE DE SAINT-MARTIN-LA-RIVIÈRE. Elle a vingt ans, une peau diaphane, des yeux bleus perçants et une chevelure rousse qui lui attire autant les quolibets qu'elle suscite l'admiration et la jalousie. Comme tous les matins, Irène attend l'arrivée du car qui va l'emporter à la ville voisine.

Le car s'arrête, la porte s'ouvre. Irène salue Ferdinand qui comme à l'accoutumée hoche mollement la tête avant de redémarrer, et elle se dirige vers l'arrière du car. Toutes les rangées sont libres. Ordinairement, les voyageurs habitués de la ligne se répartissent, qui pour finir tranquillement sa nuit en regardant défiler le paysage, qui pour éviter de parler à son voisin, et souvent de façon inavouable pour fuir l'odeur qui envahit l'habitacle. Ginette Archambault a fait rentrer au Familistère un stock, dont on ne voit plus le bout, d'eau de Cologne à la violette et tout le canton s'en asperge sans retenue d'autant que Ginette a rustiquement déclaré qu'elle ne repasserait pas commande avant d'avoir vu la fin des violettes! On a beau lui dire que la violette tourne sur certaines peaux, Ginette ne cède pas!

Ce jour-là, tous les voyageurs sont amassés à l'avant du car, silencieux. Seul un homme se tient au fond. Il est noir de peau, ses traits fins éclairent un visage radieux, il porte une chemise à fleurs. Irène prend place devant lui après l'avoir salué d'un léger signe de tête. Apolline et Muguet se retournent, lui lancent un regard effrayé et d'un signe de menton lui indiquent une place libre à côté de Solange, juste derrière le chauffeur. Irène fait mine de les ignorer et le car redémarre. Au bout de quelques minutes il fait une embardée pour éviter de justesse le tracteur du père Marcenac qui passe du champ à la route sans même tourner la tête. Irène sent le corps de l'homme bouger derrière elle et un fugitif parfum à la fois connu et étranger circuler jusqu'à elle.

Mais déjà le bus entre dans Labastide. Irène se lève, descend hâtivement du car. Elle traverse la place et pénètre dans la mairie. Après avoir posé son sac au vestiaire, elle s'installe à son bureau sans même saluer Marguerite qui s'appêtait pourtant à lui montrer une photo qu'elle venait de recevoir de son fiancé parti au service militaire. *Eh bien Irène, qu'est-ce qui t'arrive?* Irène bredouille un vague *Bonjour Marguerite, excuse-moi je pensais à autre chose*, passe la main dans ses cheveux, rapproche son siège et lève les yeux pour inviter la première personne à se présenter à son guichet.

L'homme noir au parfum connu est assis sur un siège d'attente.

– C'est pour quoi? aboie Marguerite.

L'homme se lève, se dirige vers l'accueil et reste planté entre les deux bureaux.

– Eh bien asseyez-vous, c'est pour quoi?

Marguerite a son ton des mauvais jours, Irène le connaît par cœur. Elle est contrariée, alors tous les clients, comme elle les appelle, vont se faire rabrouer. J'aurais dû regarder sa photo, regrette déjà Irène.

– Bonjour Mademoiselle, je souhaiterais consulter les registres d'état civil de l'année 1899, s'il vous plaît.

– Ah oui? Et pour quoi faire? Chez nous, on ne regarde pas les registres d'état civil comme ça, ce sont des documents officiels si vous voyez ce que je veux dire.

Irène est pétrifiée, Marguerite va déraper, ce qui se vérifie à la phrase suivante.

– Pour quel genre de raison voulez-vous voir les registres de 1898 de Labastide dans le Lot?

– C'est le registre de 1899 que je souhaiterais consulter et non celui de 1898. Voici ma carte d'identité.

L'homme sort une carte de couleur crème.

– Ah! Mais vous êtes français! Enfin vous avez une carte française!

– Oui, je m'appelle Thiko Clément et je suis français.

– Thiko mais ça n'est pas un nom français ça?

– Thiko est mon prénom, mon nom est Clément.

Irène ne parvient plus à se concentrer, elle sent Marguerite au bord de l'explosion, sa voix déraile comme à chaque fois qu'elle est en difficulté.

– Marguerite si tu veux bien, je vais continuer avec Monsieur.

L'homme se lève, change de chaise, et sans montrer aucun signe d'impatience renouvelle sa question.

– Bonjour Mademoiselle. Je souhaiterais consulter les registres d'état civil de l'année 1899 s'il vous plaît, et voici ma carte d'identité.

– Bien sûr Monsieur, dit Irène en jetant un rapide coup d'œil sur la carte, bien sûr, mais je vais devoir vous faire attendre car les registres anciens sont conservés aux archives et il me faudra rechercher celui de l'année qui vous intéresse. Nous sommes fermés au public l'après-midi, je suis désolée, alors vous serait-il possible de revenir demain matin?

– Très bien, je vous remercie, je reviendrai donc demain matin. Puis-je vous demander de m'indiquer un endroit où dormir à Labastide?

– Oh bien sûr, il y a deux hôtels Le Dauphin en descendant vers la rivière et Le Coin des halles au bout de la place. Je crois que Le Dauphin est ouvert.

L'homme adresse un sourire reconnaissant à Irène en se levant. Le parfum connu s'échappe de la pochette dans laquelle il replace soigneusement sa carte d'identité.

Irène le regarde s'éloigner. Elle a hâte de monter aux archives.

– Ah ça y est! Tu t'es débarrassée du client africain? dit Marguerite en poussant la porte du pied. C'est louche cette histoire de registre tu ne trouves pas?

– Tu n'as pas été aimable avec cet homme. D'abord il n'est pas africain, tu as bien vu, il est français, et ensuite il est tout à fait autorisé à consulter les registres dans la mesure où il produit son identité. Je vais chercher ce registre, il reviendra demain, je m'en occuperai moi-même.

Irène sort d'un pas déterminé. Marguerite en reste hébétée. Irène si douce et docile d'habitude, jamais un mot plus haut que l'autre. Elle n'a pas l'air dans son assiette depuis ce matin. D'ailleurs, elle n'a même pas voulu regarder la photo de Pierre en uniforme.

Le registre de l'année 1899 se trouve en bout de l'étagère métallique qui traverse le grenier de la mairie. Une forte odeur de poussière sature la pièce. Irène éternue à plusieurs reprises. Elle dégage le registre, s'approche de la fenêtre qu'elle ouvre en grand et souffle sur la couverture de cuir. Puis délicatement, elle tourne les pages. Chacune d'entre elles est couverte de mentions écrites avec la plus grande application. L'encre violette est à peine passée.

Le reste de la journée se déroule sans encombre mais Irène est comme ralentie, préoccupée; elle cherche le nom du parfum connu de l'homme, est impatiente de le revoir pour savoir ce qui l'intéresse dans le registre de l'année 1899.

À cinq heures, elle monte dans le car du retour pour St-Martin. Son regard divague par la fenêtre quand, à la sortie de Labastide, elle se redresse: l'homme pousse la grille du cimetière. *Regardez! L'Africain de ce matin! Il va nous réveiller nos morts!* lâche Solange. Des éclats de rires fusent. Irène s'enfonce dans son siège.

Chez elle, elle trouve sa mère attablée avec la voisine devant un clafoutis. *Tu prendras bien un bout de gâteau avec nous?* Irène décline. Elle est fatiguée. Elle ferme les yeux. L'image de l'homme apparaît. Qui peut-il être? Sur la carte d'identité, elle a eu le temps de photographier le lieu de naissance: Moindou – Nouvelle-Calédonie. Elle cherche dans son atlas: Moindou, ville de la côte Ouest de la grande terre de Nouvelle-Calédonie. Elle la situe sur la carte puis entreprend de lire l'histoire de ce territoire d'outremer. Elle se promet d'utiliser son nouveau savoir pour faire taire Marguerite à l'occasion.

Et cette occasion lui est offerte dès le lendemain matin quand Irène pousse la porte de service de la mairie à 8 heures sonnantes. *Eh bien tu sais quoi Irène? L'Africain d'hier, ça y est, il se croit chez lui! On l'a vu au cimetière hier après-midi, puis au bord de la rivière, à tourner autour de l'église dès 7 heures ce matin, chez Ginette à fureter autour des cartes postales à 7 heures et demi. Et il a soupé et dormi au Dauphin! Il paraît qu'il est resté à discuter avec le Père Eugène jusqu'à point d'heure. Mme Soral a vu la lumière de la salle à manger encore allumée à plus de minuit! Non mais tu te rends compte! Et toi qui veux lui montrer nos registres en plus!* Très

calmement Irène pend sa veste dans le vestiaire. *Il vient de Nouvelle-Calédonie. Là bas vivent des Blancs et des Noirs, les Kanak. Mais dis-moi, n'est-ce pas par là-bas que Pierre est en ce moment avec le bateau ?* Pour toute réponse Marguerite se rue sur son sac à main et en exhume la photo de Pierre.

Mais déjà L'homme pousse la porte du public. *Bonjour* dit-il avec un sourire radieux.

– Ah bonjour. Monsieur Thiko c'est cela ?

– Non, Monsieur Clément. Mais si vous m'appellez par mon prénom, alors oui c'est Thiko.

Irène sent le rouge lui venir aux joues. Elle lui indique la table de consultation et y dépose le registre de l'année 1899.

L'homme reste toute la matinée. Il tourne les pages avec précaution et prend des notes sur un carnet.

Marguerite l'observe. Elle ne peut plus se concentrer sur son travail tant elle meurt d'envie de lui montrer sa photo.

L'église sonne midi quand Thiko referme le grand registre et le dépose devant Irène. Il la remercie, la salue d'un joli sourire et se dirige vers la sortie. Marguerite se lève d'un bond et, n'y tenant plus, le rattrape, et affichant l'air d'une petite fille qui demande pardon, présente sa photo. *Est-ce que vous connaissez cet endroit ? Là, devant, c'est Pierre mon fiancé. Il fait son service aux colonies.* Thiko sourit. Oui, il connaît bien cet endroit, c'est la grande rade de Nouméa. *Mais ajoute-t-il ça n'est plus une colonie, c'est un territoire d'outremer vous savez, et les gens qui y vivent sont français comme vous et moi, et quelquefois même, ils sont originaires du Lot. Allez, faites attention, un mot est tombé de l'enveloppe de votre photo, n'allez pas le perdre ; cela doit être un joli mot doux pour une jolie demoiselle comme vous.* Marguerite rougissante et tremblotante ramasse le papier.

À 5 heures, Irène n'a pas attendu à l'arrêt du car, elle est descendue à la sortie du village et a poussé la grille grinçante du cimetière. Dans les allées, elle marche, inspectant les inscriptions de chaque sépulture. *Quelquefois même, ils sont originaires du Lot*, cette phrase revient en boucle dans sa tête. Elle pressent qu'une visite dans ce lieu pourrait bien en éclairer le sens. Au bout de quelques minutes elle remarque une tombe ancienne fraîchement nettoyée. La mousse grattée, les gravillons balayés. Vince CLEMENT 14 septembre 1879-2 janvier 1938, Mathilde GARRIGOU épouse CLEMENT 14 octobre 1879-3 janvier 1938 et la mention *Unis d'un bout à l'autre de la terre.* Une plaque sur laquelle est collée une fleur en céramique qui ne ressemble en rien aux traditionnelles roses ou pensées est posée sur le granit *Par le cœur nous resterons toujours proches de vous. Vos enfants Angèle et Léonard*

C'est une fleur de frangipanier, ma grand-mère les aimait beaucoup. Irène sursaute. Thiko se tient à côté d'elle, face à la tombe.

– Mais vous êtes de la famille Garrigou alors ?

– Oui. Garrigou par ma grand-mère, Clément par mon grand-père. Clément par mon père et Wiwané par ma mère, c'est à cette branche-là de l'arbre que j'ai pris ma couleur...

– Oh, ça n'est pas ce que j'ai voulu dire, dit Irène en baissant les yeux.

– Et si nous allions bavarder dans un endroit moins solennel ?

– Cela serait avec grand plaisir mais je vais manquer mon bus. Je n'ai pas pris celui de 5h et le dernier pour St-Martin est dans quinze minutes.

– Eh bien demain ?

– Demain c'est samedi, la mairie n'est ouverte que le matin. Je pourrai rester à Labastide ensuite. Mais serez-vous encore ici demain ?

– Oui, encore pour quelques jours ; j'ai besoin de temps pour sentir la sève circuler dans mes racines.

Irène n'a pas fermé l'œil de la nuit. C'est la première fois qu'elle a rendez-vous avec un jeune homme, qui plus est de couleur, et sur la place de la mairie à l'heure d'affluence du marché du samedi.

Au petit déjeuner, les yeux cernés par sa nuit blanche, Irène se livre à sa sœur Suzon. Thiko semble déjà connu, on ne parle plus que de lui dans les rues de Labastide. Le père Eugène du Dauphin a révélé qu'il était le petit-fils des Clément, lesquels avaient disparu au lendemain de leurs noces et n'étaient revenus que trente-neuf ans plus tard, dans le même cercueil. Nul n'avait jamais su pourquoi ils étaient partis. On savait qu'ils avaient vécu loin dans le Pacifique mais pas ce qu'ils y faisaient. Les Garrigou avaient toute leur vie voué une haine tenace aux Clément qui les avaient privés de leur fille, et ils n'avaient pas vu grandir leurs petits-enfants. Les ressentiments avaient été ravivés quand les corps de Vince et de Mathilde avaient été rapatriés, suivis de deux jeunes adultes inconnus accompagnés chacun d'une et d'un fiancés de couleur. Ces petits enfants-là ne connaissaient pas le goût des pêches et ne comprenaient pas un mot d'occitan.

La matinée semble interminable et pourtant le travail ne manque pas les jours de marché. Les habitants en profitent pour faire leurs démarches mais ce samedi n'est pas comme les autres. Le nom de Clément est sur toutes les bouches et chacun apporte sa version de l'histoire. Thiko serait venu chercher un héritage, déterrer un trésor caché. Il serait venu réconcilier les Garrigou et les Clément mais ça, ça n'allait pas être une mince affaire. Il serait venu révéler un secret, peut-être celui de la raison de l'exil, et là l'imagination collective était sans limite. On évoquait une question de dot qui n'aurait pas été donnée, une bagarre sur fond d'alcool entre le père et le fils Clément, un différend de femmes entre la mère Clément et Mathilde, la fiancée en chemin de famille, chacun a son hypothèse et tente de l'imposer.

À midi, la place du marché est noire d'un monde agglutiné en paquets de deux ou trois badauds gesticulants ; un bourdonnement chantant et chicanant résonne jusque dans les rues avoisinantes.

Thiko attend près de la fontaine. Irène, tête baissée, fend la foule des badauds pour le rejoindre.

Ils se dirigent vers le Dauphin non sans avoir déclenché une traînée de messes basses dont Irène imagine parfaitement la teneur.

Eugène leur propose le petit menu du jour. Ils échangent sur la vie à Labastide puis très vite sur celle plus lointaine de Nouvelle-Calédonie. Irène a mille questions à poser et Thiko prend tout son temps pour y répondre. Il décrit avec force détails les paysages, cette mer turquoise qui baigne le pied des montagnes, ces plantes qui ne poussent que là-bas, ces fougères géantes qui

tutoient le ciel ou ces animaux au nom amusant, le cagou, la roussette, le tricot rayé, ce printemps qui se veut éternel, mais aussi ces habitants aux multiples origines qui tentent de vivre ensemble sur ce Caillou perdu au milieu de l'océan. Il se fait plus grave quand il aborde les guerres qui ont opposé les descendants du peuple originel et ceux des colonisateurs. Irène boit ses paroles et n'ose pas l'interrompre pour lui poser les autres questions qui lui brûlent les lèvres. Thiko s'interrompt.

– Qu'y a t-il, Irène, derrière ce regard ébahi ?

– Je me demandais ce que vous étiez venu chercher ici puisque votre vie est là-bas dans cette île aux allures de paradis.

– Je suis des études à Paris depuis un an et j'ai voulu, après m'être familiarisé avec la vie d'ici, j'ai voulu voir où mes grands-parents avaient vécu et faire des recherches pour connaître l'histoire familiale.

– Et savoir pourquoi ils étaient partis du jour au lendemain ?

– Non, cela je le sais déjà, mon père et ma tante me l'ont raconté.

– Est-ce un secret ?

– Non pas du tout. Mes grands-parents rêvaient d'ailleurs. Mon grand-père Vince était un homme sensible, instruit et curieux. Son père, un homme rustre et autoritaire, voulait faire de lui son successeur dans l'exploitation de la ferme. Mon grand-père ne voulait pas rester toute sa vie à Labastide. Alors, quand il a rencontré Mathilde, ma grand-mère, ils se sont jurés de s'aimer pour la vie, mais à l'autre bout de la terre pour échapper à leur destinée. À cette époque-là, le gouverneur Paul Feillet recrutait des colons pour développer l'agriculture et coloniser l'intérieur de la grande terre. Mon grand-père a regardé sur un globe terrestre: la Nouvelle-Calédonie, c'était loin, très loin, mais c'était bien à l'autre bout de la terre. Alors il s'est présenté, à l'insu de son père, et il a été retenu. Ils ont tenu secret leur projet jusqu'aux noces et le lendemain ont annoncé leur intention de partir dans quelques mois. Le père Clément s'est mis dans une colère noire et les a jetés dehors sur-le-champ en les sommant de ne plus jamais réapparaître. C'est aussi simple que cela, n'en déplaise aux badauds qui nous regardent à travers la vitre et qui échafaudent je crois des scénarii bien plus compliqués... mais si locaux. Mes grands-parents étaient simplement différents, ils rêvaient d'un ailleurs qu'ils ont trouvé là-bas. Ils se sont installés à Farino où on leur a donné des terres pour planter le café. Ces terres avaient été prises aux Kanak quarante ans plus tôt. Puis ils se sont lancés dans l'élevage de chevaux et...

Mais Irène ne l'écoute plus. Le parfum de Thiko... Mais quelle est donc cette odeur ?

– Oui excusez-moi, je ne vous écoutais plus.

– En effet, j'ai cru perdre votre regard.

À cet instant, Marguerite, les yeux rougis entre dans le restaurant.

– Irène, il faut que je te parle. Excusez-moi, Monsieur Thiko, de vous déranger mais il faut que je parle à Irène.

Entre deux sanglots, Marguerite explique. Pierre avait glissé dans l'enveloppe de la photo une lettre où il disait qu'il envisageait de rester en Nouvelle-Calédonie après son service militaire, qu'il ne voulait pas suivre la voie qui lui était tracée à Labastide par son père. Il avait écrit qu'il rêvait d'un ailleurs qu'il avait trouvé là-bas. *Tu te rends compte Irène*, ajoute Marguerite, un

ailleurs qu'il avait trouvé là-bas, j'ai passé la nuit à pleurer et à chercher à comprendre cette phrase qui ne veut rien dire, t'es d'accord Irène, ça ne veut rien dire hein ?

– Mais si, petite Marguerite Garrigou, tu vas trouver, comme ta grand-tante l'a fait en son temps..

C'est Eugène qui vient de prendre la parole en déposant un plateau sur la table.

– Café-Vanille pour tout le monde! Recette Thiko Clément, un mélange familial venu de loin mais parti d'ici..

Irène pousse un soupir de soulagement. La vanille! C'est ça, la vanille!



La Jusuf 77

1



AU PETIT MATIN NOUS AVONS ATTERRI. Il faisait un soleil de tous les diables. On l'avait pris dans le dos sur le retour, au-dessus de la Pologne. On chantait à tue-tête là-dedans en descendant nos bières. Tu te rends compte ? La première mission, tu sais, c'est quelque chose. Il faut y être là-haut la nuit. Il prend mon père à témoin, pose la main sur son bras en agitant

nerveusement sa chope. Le zinc glisse d'abord dans le frais. Tout doucement tu commences à voir poindre les premières lueurs. Deux bonnes heures avant d'être sur l'objectif, tu as le temps de répéter tes gestes. Un moteur d'horloge, les Stuka, une merveille. Tu sens la bascule sur l'aile. Ça vibre, ça tressaute. La radio crache. Tu n'entends rien à cause de ce foutu vent glacé qui te prend dans la carcasse. La trappe ouverte, ça secoue bien. Et tout d'un coup tu vois fleurir au-dessous les éclats des premières grenades antiaériennes.

Ma mère s'est assise un peu en retrait, la bouteille de vin blanc à la main. Elle a son tablier de ménage à petits carreaux noirs et gris. Tu les vois nettement, comme un feu d'artifice. Et les longs faisceaux des projecteurs qui fouillent le ciel. Bergmann m'a dit en ricanant Des pets de porcs ! Là-dessus l'oncle Dietmar part d'un rire tonitruant en se tapant les cuisses. Ma mère le regarde avec tendresse. Elle se lève, l'entoure de ses bras. Elle l'embrasse dans les cheveux. Allez, Gerda – mon père est tout émoustillé par l'histoire – ressers ton frère ! Des bouteilles comme ça, tu n'en trouveras plus beaucoup dans le pays. Tu te souviens de Grosskopf ? Mais si, la dernière ferme sur la route d'Entzishheim. Il a des prisonniers serbes à côté de chez lui. L'autre jour il va au cellier – mon père mime l'effroi du père Grosskppf, il fait mine de chercher sous la table, s'accroupit pour regarder sous le buffet – plus rien ! Ses dernières bouteilles s'étaient envolées. Impossible de savoir qui a fait le coup. Tu aurais vu sa tête quand il nous a raconté ça ! Mes parents riaient aux éclats. Oh non, sa tête ! lance ma mère en hoquetant. L'oncle la fusille du regard, J'espère au moins que ce ne sont pas les communistes. Les communistes, tu parles ! C'est son commis, le Hans Goerl – mon père est affirmatif, je ne sais pas d'où il tire ses certitudes – il n'y a qu'à voir la tronche du bonhomme pour comprendre. L'oncle reprend, Il ne faut pas traiter ces affaires-là à la légère. Les ennemis du Reich sont partout. Et même là où on ne les attend pas. J'irai voir ça de plus près, tu me conduiras, Rudolf ? Il me donne une tape amicale dans le dos. Mon père s'éclaircit la gorge.

L'oncle Dietmar est en permission pour une dizaine de jours, avant de repartir à Lodz. Ici il est connu comme le loup blanc. Il est le seul à avoir fait l'école du parti à Munich. Ça n'était pas facile pour mon grand-père, avec la pension à payer. Il touchait juste son invalidité de guerre, mes

parents l'aidaient comme ils pouvaient. Il a repris du service à la ferme des Köhler. Je le voyais passer le matin, les seaux sur la brouette, pour aller nourrir les cochons au coin de l'église. Il passait toujours à la même heure. Maman lui mettait un verre de cidre sur le rebord de la fenêtre. Je crois qu'il préférait Dietmar. Un jour il m'a dit Ton oncle est l'honneur de la famille. Il travaille dur pour la victoire finale. Regarde, pas de femme, pas de fils, il a tout sacrifié à la patrie. Prends modèle sur lui. Il n'avait jamais apprécié mon père, qui n'était pas du village. Et surtout il le suspectait des pires maux du déviationnisme. Il avait une hantise des intellectuels. Il lui reprochait de ne pas assez serrer ses élèves et de ne pas leur apprendre le *Chant du camarade* dès la petite classe.

Je demandai un jour pourquoi à mon père. Ce fut la première fois où je le vis en colère. Il m'attrapa par l'oreille, m'arracha la chemise. J'étais à genoux devant lui, hurlant de terreur. Quand ma mère accourut, j'avais déjà reçu trois coups de badine. Le dos me brûlait atrocement. J'entendais le souffle rauque effrayant de mon père sur ma nuque. Ma mère s'interposa. Elle m'enveloppa dans son châle, m'emmena dans la chambre. Mon père n'avait toujours pas desserré les dents. Elle pleurait en tamponnant mes plaies avec du coton. Elle m'entoura de bandes taillées dans un vieux drap. Ne bouge pas, chéri, ça va passer. Du doigt elle remit en place vers l'arrière les mèches que les larmes avaient collées sur mon front. Quand je me réveillai, c'était comme si j'avais passé dix heures à fourcher les gerbes dans la charrette. Je ne sentais plus mon dos. Un bol fumait entre les mains de mon père, Bois, mon Rudy, c'est du tilleul. Il essayait de sourire. Je remarquai que ses lunettes étaient tout embuées. Maman ajouta une cuiller de miel.

2



C'est les vacances. Mon père me fait réviser tous les matins, après le petit déjeuner. À l'école, en temps ordinaire, la journée commence par la morale. On recopie sur son cahier la maxime du tableau, Apprenons l'obéissance pour conquérir la liberté ou Le nouveau monde naîtra dans le sacrifice. Ou, quand il ne pleut pas, c'est la gymnastique. Je suis dans la

classe des grands. Les flexions Debout Un Deux Appui avant ! Avec M. Webern il faut savoir aller jusqu'au bout de l'effort, dépasser ses limites. Il ne ressemble pas à mon père. Il est petit, nerveux. Il parle très sèchement d'une voix métallique. Il porte l'insigne du parti au revers de sa veste brune. Il se déplace en claudiquant, à cause de sa jambe blessée. Son infirmité l'obsède. Il répète sans cesse qu'un bon Allemand doit faire comme lui, le don de sa personne au Führer. Le seul qui ait osé se fâcher avec lui, c'est le père de Johann.

Un matin il est arrivé en retard à l'école. Nous étions dans la cour en train de faire nos mouvements. J'attends tes explications ! Il bredouilla qu'il avait dû aider son père pour la traite, sa mère était malade. M. Webern le gifla du revers de la main. Le sang jaillit aussitôt de la

bouche et du nez. Johann s'enfouit le visage dans les mains mais il ne pouvait empêcher le sang de couler entre les doigts et de goutter sur sa chemise. M. Webern le traîna jusqu'au robinet de la cour. Il dut se mettre torse nu pour se laver dans le seau en émail. Puis il lui fit laver la cour à grande eau jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une goutte de sang sur les pavés. Pendant tout le temps qu'on faisait nos mouvements il était là, sur les genoux, avec sa serpillière.

La discussion fut terrible le soir même avec le père de Johann. Le ton monta si fort que mon père dut se montrer sur le palier. Il entendit M. Kleinschmidt menacer l'instituteur Ne levez plus jamais la main sur mon fils, même l'insigne du parti ne vous protégerait pas ! Trois semaines plus tard, en pleine nuit, un incendie détruisit sa remise à foin et l'étable. On entendit les bêtes meugler à la mort.

Et qu'est-ce que tu en penses, toi ? me demanda l'oncle Dietmar. (Je pense surtout que grâce à lui j'ai échappé aux révisions.) Laisse-le tranquille, dit mon père. Il est encore trop jeune pour s'intéresser à tout ça. Allez, file ! Pendant que je m'habille dans la cuisine, je les entends discuter ferme de nouvel ordre social et de démocraties chancelantes. La voix de mon père est rauque, un peu cassée.

3



Je suis resté toute la matinée à jouer dans le village, à courir les greniers avec Kraus et Maria. À cette saison, c'est tout un monde. Même avec la guerre qui n'en finit pas. Beaucoup d'hommes sont sur le front russe. En attendant leur retour on s'organise pour les récoltes. La moitié de l'école a été mobilisée pour les fenaisons. La plus douce, c'est la paille

d'avoine, celle qu'on met dans les sabots. Elle est encore abondante dans les fenils avant l'hiver. Là-haut on est juste sous l'ardoise. En prêtant l'oreille on entend le pas fébrile des moineaux sur le toit. On se vautre dans les javelles, on se laisse glisser jusqu'à s'enfouir dans l'odeur féminine du foin. Par la lucarne on épie le va-et-vient sonore de la cour.

On est allés jusqu'au ruisseau. Ils étaient toute une bande à jouer aux grenouilles. Ils les attrapaient dans les herbes. Hermann avait ses bottes et il les rabattait vers le carré d'élodées où se tenaient les chasseurs. Ils leur faisaient subir mille tortures avant de les abandonner flottant sur le dos, les chairs à vif ou pire encore. C'est Franz qui dirigeait la manœuvre avec son uniforme tout neuf des Jeunesse hitlériennes. Ça fait six mois qu'il est dans un foyer en ville. Pantalon de velours noir, chaussettes blanches, chemise blanche impeccable, ceinturon et poignard. Son père est en Russie. Il rêve de le rejoindre.

On les a regardés faire un moment. Franz s'est mis à parler des déportés polonais. Ils vivent dans des baraquements au bout du village parce que Jamais ils ne seront de vrais Allemands, Il faut les prendre comme ils sont, des bêtes de somme mais rien de plus. C'est pour ça que M. Webern nous interdit formellement de les fréquenter, et même de leur adresser la parole. Les hommes travaillent dans la forêt, les femmes sont aux champs. Franz a des idées bien arrêtées

sur leurs mœurs. Il en connaît un rayon sur leur vie sexuelle. Le directeur les a mis en garde au foyer contre Ces femmes qui se tortillent comme des truies. Tu les a vues ces femmes-là, toi ? Si je les ai vues ! Franz a un sourire dédaigneux. De plus près que je te vois là ! Tu peux me croire, elles méritent leur réputation. Et il est parti dans sa leçon de morale, qu'il faut garder ses forces vives pour l'Allemagne et pour les femmes du Reich. Elles seules en sont dignes. Puis d'un geste il a intimé l'ordre à Maria de s'éloigner. Alors il s'est accroupi et il a baissé sa culotte. Il a déjà des poils très bruns autour du sexe. Tous on le regardait avec envie en pensant Il a vu les femmes, lui. Doucement Franz l'a caressé, tordu, tortillé, étiré. Il a dit En dehors de la race, c'est juste une question d'hygiène. On a retenu notre souffle, médusés. Les jambes de Franz se sont raidies, il a eu un mouvement du bassin et son sperme tout blanc est tombé par saccades dans les pissenlits.

4

C'est cet après-midi-là que j'ai conduit l'oncle Dietmar chez les Grosskopf. Ils n'étaient pas là, ils finissaient les labours dans la plaine. La ferme était déserte. Il n'y avait que Suzan, la femme de Hans Goerl. Elle s'affairait à cirer les meubles de la salle. Elle nous a fait entrer, nous a proposé un café. Vous n'êtes pas d'ici ? demanda l'oncle. Je ne vous ai jamais vue avant dans le village. Euh... non. Elle hésita longuement. Elle mit la casserole d'aluminium sur la cuisinière, tisonna le cendrier jusqu'à voir danser les flammes derrière le mica bruni de la lucarne du foyer. Non, je viens des territoires. Vous êtes – l'oncle Dietmar sourit – jolie comme une Polonaise. Elle se retourna vivement. À Lodz je vis avec une Polonaise. (Jamais je n'avais entendu parler de ça à la maison.) Elle a la même douceur dans le regard et les mêmes cheveux longs très fins. Elle rougit.

La femme de Goerl avait la réputation d'être une femme légère. J'ai même eu vent de ses "tarifs", c'est Franz qui m'a dit ça Pour une livre de lard elle te fait ce que tu veux ! Je crois qu'il se vante beaucoup, enfin, je n'ai jamais pu vérifier. C'est vrai qu'elle est jolie. Une petite femme menue et vive. La trentaine, pas plus. On n'a jamais su comment Goerl l'a dénichée. Il est revenu avec elle un beau jour. Ils se sont installés dans la pièce attenante à l'étable. Suzan est allée au buffet. Elle a pris deux tasses, les a posées devant nous. Le café fumait, bien noir. Elle se tenait debout près de la table. L'oncle Dietmar a humé langoureusement Je ne sais pas comment vous vous y prenez mais je n'ai jamais senti un tel arôme ! Elle a éclaté de rire C'est une vieille recette polonaise ! L'oncle a ri à son tour en la regardant. Il a glissé la main sous la table. Suzan a eu un petit déhanchement, tout en fermant les paupières un instant.

Oh, Suzan, parlez-moi de votre pays. (J'ai eu bien du mal à finir ma tasse tant c'était fort et âpre.) L'oncle s'est resservi. Il semblait à son affaire. Il a sorti son gousset, renversé la monnaie dans sa main. Il m'a tendu quelques pièces, Rudy sois gentil, tu veux bien aller me chercher un paquet de cigarettes ? Prends des Jusuf et garde les images. Sur l'album on collait avec mille précautions les vignettes de la vie du Führer. J'avais commencé le mien il y avait au moins un an et demi. Mais mon père fumait peu. Et le fait qu'il ait changé pour des Corso ne m'arrangeait pas : c'était un autre album, avec des images d'acteurs de cinéma. Il m'en manquait encore une bonne quarantaine. Je ne connaissais personne qui ait fini le sien. Même à Marlise, la fille des Froelicher, le bûcheron, qui descendait ses deux paquets par jour, il manquait encore la 77.

La plus rare, paraît-il.

Je partis en courant. Je l'entendis de la cour me crier Dépose-les chez tes parents, j'arrive!

5



Le lendemain je revenais du bois. En arrivant près des baraquements des déportés, je tombe sur un attroupement inhabituel. Ils sont bien là plus de quatre-vingts, serrés convulsivement autour du puits. Le groupe s'est figé. On entend juste un bruissement de mots chuchotés à mi-voix Ils ont remonté un corps! Une femme! Je réussis à me faufiler entre les gens.

Ils ont posé une planche en travers de la margelle. De dos je reconnais Goerl. Il est à genoux, la tête posée sur le corps dont on voit dépasser les pieds très blancs.

M. Webern a posé la main sur l'épaule de Goerl. Presque affectueusement. Il finit par se relever.

Alors je vois sa femme, allongée là, sous la veste de coton bleue. Elle a les yeux entrouverts, on n'a pas réussi à les fermer. Ils sont bleu-vert. Je n'ose pas la regarder. Personne ne bouge. C'est la première morte du village depuis le début de la guerre. Mis à part l'ancien boulanger et Ce grand couillon de Möller, comme dit mon père. Mais eux, ils sont tombés en France, ce n'est pas pareil. Grosskopf fend le groupe, il voit Suzan, Merde! Oh, merde! Il presse Goerl contre son épaule, ses lèvres tremblent sans rien dire d'autre que Merde! Oh merde! Tous les deux ils prennent la planche et soulèvent le corps, les gens s'écartent, je me retrouve tout contre Goerl, il sent très fort le lisier, il n'a pas eu le temps de se laver, ses mains sont toutes veinées de brun. Dans le mouvement le bras de Suzan glisse sur mon bras. Je prends doucement sa main pour la redresser. Elle est toute froide et raide. Je n'ose pas crier, dans ce silence. Je la tiens appuyée contre ma poitrine. J'avance avec eux lourdement, maladroitement, jusqu'à la ferme. On la dépose sur le lit. Elle porte comme hier son tablier à carreaux. Puis Grosskopf dit Laisse les femmes s'occuper d'elle.

On ne parle que d'elle toute la soirée. Ma mère est pâle comme un linge. Elle aimait beaucoup Suzan. Elle s'était vite intégrée à la communauté du village bien qu'elle ne soit pas d'ici. C'est cette remarque qui provoque la colère de l'oncle Dietmar. Si Goerl est réellement un bon Allemand, comment a-t-il pu faire une chose pareille? Quoi, une chose pareille? Mon père s'interpose Je ne vois pas ce qu'il y a de déshonorant à vivre avec. Avec une – l'oncle Dietmar a une moue de dégoût pour prononcer le mot – avec une Polonaise?

Décidément mes parents ne comprendront rien aux idées nouvelles. Comment la gloire du Reich peut-elle se fonder sur de telles hérésies? Toute l'Allemagne a voulu la guerre et eux se comportent comme des lâches, pire, comme des ennemis de l'intérieur!

Ma mère éclate en sanglots. Je vais vers elle et l'entoure de mon bras. Dietmar – elle le regarde soudain avec une dureté terrible – est-ce qu'ils t'ont changé à ce point? Un silence. L'oncle se lève et dit Je partirai demain. Si ça n'était pas toi, Gerda, je vous ferais arrêter immédiatement.



C'est le jour où je reçus la lettre de l'oncle Dietmar que Hans Goerl passa à la maison. Il n'était pas remis de la mort de sa femme. La police était venue et avait vite trouvé le coupable. Un Serbe que Grosskopf employait pour soigner les chevaux. Trois autres prisonniers avaient été tirés au sort. On leur fit creuser un trou au milieu de la place. Tout le village y était.

Mon père m'avait interdit de sortir. Je regardais par la fenêtre de la chambre. J'entendais les insultes, les cris de haine. Je vis pleuvoir les cailloux. Les prisonniers se protégeaient comme ils pouvaient. Les soldats ne sont pas intervenus. Le plus âgé des prisonniers a reçu un silex en plein front. Le sang lui a couvert aussitôt le visage. Il est tombé au bord du trou. Il a tenté de se relever, il a glissé. Il est resté là, étalé de tout son long, un bras replié sous la tête. Alors un soldat s'est approché et lui a tiré deux balles dans la nuque.

Quand le trou a été assez profond, ils ont posé leurs pelles. Ils se tenaient debout, en chemise, le pantalon et les chaussures couverts de terre. L'un des trois avait une casquette. C'est lui qui a commencé à pleurer. On a entendu le claquement sec des culasses, l'officier a donné l'ordre de tirer. Les chemises se sont tachées de sang. Ils sont tombés l'un sur l'autre. Alors les gens du village ont cessé de crier. Ils ont défilé en silence près des corps et ils ont craché dessus. Goerl n'y était pas.

Il est passé en fin d'après-midi. C'était après la classe, mon père était dans le salon. Il lisait en fumant. Il fumait beaucoup ces temps-ci, ma mère lui en faisait le reproche. Mon album se remplissait à vue d'œil. Mon père fut surpris de cette visite inhabituelle. Il lui proposa de s'asseoir et de boire une bière. Non merci, Josef, je suis juste venu te rapporter ça. Il sortit de la poche de sa veste une chaîne argentée, avec une petite plaque métallique. Ma mère comprit tout de suite et poussa un cri en s'effondrant sur la chaise. Goerl ajouta Je l'ai retrouvée sous le lit, dans une rainure du parquet. Tu lui rendras, ça doit lui manquer en Pologne. Mon père eut un geste pour le retenir. Il sortit.

Bien plus tard dans la soirée j'ouvris la lettre. L'oncle Dietmar partait en mission à Stalingrad. Tout allait bien. Il me demandait de me préparer à servir moi aussi mon pays et de veiller sur mes parents. Je te joins une surprise, avec toute mon affection. Oncle Dietmar. Une Jusuf, la 77! Elle était magnifique. Elle représentait le Führer serrant dans ses bras une petite fille avec un bouquet de fleurs. C'était vraiment la plus belle de l'album. Je la montrai à mon père. Il la prit, se leva sans un mot, alla au poêle. Avec le crochet il souleva la plaque ronde du milieu. Il jeta l'image dans le feu, avec la lettre. C'est à peine si je vis, dans la petite fenêtre de mica, danser une flamme jaune. Je pleurais.



Space Art

LORSQUE J'AI REÇU UNE INVITATION POUR DEUX MOIS À ARECIBO, j'ai cru qu'il s'agissait d'une blague. Le genre de message qui pollue nos boîtes mail jour après jour: « Bravo! Vous avez gagné un séjour gratuit à Porto Rico... » Après quelques vérifications élémentaires, le doute fut levé: j'étais en contact avec E.T. Le nom du signataire ne me disait rien a priori: B. Eastworth? Une rapide recherche sur Internet m'indiquait qu'il s'agissait tout bonnement du patron de l'observatoire d'Arecibo. Question: pourquoi une peinture de l'astrophysique mondiale s'intéressait-elle à un obscur étudiant en thèse de philosophie et l'invitait-elle dans le Saint des Saints de l'observation spatiale? Je n'ai aucune connaissance particulière en astronomie. Comme tout le monde, je peux pointer du doigt la Lune – ce n'est pas très difficile –, repérer Mars la rouge, ou Venus, identifier la Grande Ourse et m'ébahir devant les mystères de la Voie Lactée, ce qui représente peu de chose quand des millions d'étoiles brillent dans notre ciel. En cas de besoin, j'ai deux ou trois ouvrages d'astronomie à la maison: de magnifiques albums photos que je feuillette de temps à autre en regrettant de ne pas être moi-même l'œil de Hubble.

J'ai relu plusieurs fois le mail et me suis demandé si les astronomes avaient soudainement éprouvé le besoin d'une intercession avec le Créateur. Moi? Je plaisante. Pourquoi proposer à un apprenti philosophe de se joindre à eux: un théologien oui, ça peut se concevoir, un coupeur d'idée en quatre...? Ne se trompaient-ils pas d'interlocuteur? À mon avis, seuls les artistes, peintres ou musiciens, peuvent prétendre rivaliser avec ces forcenés de l'équation astronomique – dans les deux sens du terme – car ils ont un don pour converser avec l'Univers: ils sont autant de fenêtres ouvertes sur le Grand Mystère dont ils se font l'écho au travers de leurs créations.

Je suis tombé d'encore plus haut de ma chaise lorsque, dans la demi-heure suivante, je recevais sur mon portable un SMS de mon patron de recherche estampillé « URGENT » me demandant, m'intimant, de passer à son bureau dans les plus brefs délais: il m'y attendait. On a beau être philosophe..., c'est le genre d'événement qui taquine la conscience: « Qu'ai-je bien pu faire ou dire qu'il ne fallait pas? »

Pour comprendre, disons plutôt, pour fixer le contexte, il faut préciser ici que je m'intéresse aux théories de la représentation de l'Univers à travers l'art, dans ses relations avec les processus cognitifs inconscients. Mon travail vise donc à mettre en évidence que certains êtres humains, sans jamais avoir théorisé d'aucune manière que ce soit l'organisation de la matière, sont capables de la représenter, et le monde avec, avec une acuité si précise et si déconcertante pour les scientifiques, qu'il semble qu'ils auraient en eux la connaissance intuitive des secrets de l'Univers. Seuls quelques-uns – les plus sensibles – seraient traversés par des visions oniriques de sa réalité qu'ils pourraient reproduire sous différentes formes: peinture, musique, poésie... Une sorte de cognition spirituelle, une communion, qui embrasserait l'immensité dans laquelle nous baignons. C'est une théorie que j'entends défendre dans la thèse que je prépare.

Beaucoup disent que c'est bien là l'occupation des philosophes: perdre son temps à penser à ce

qui ne vient jamais à l'esprit de personne ou presque, passer des heures, des jours ou des mois – des années, parfois – à réfléchir, à retourner dans tous les sens une question qui n'intéresse qu'un petit nombre d'individus avides de raisonnements qu'aucun être normalement constitué ne mènerait à leur terme. L'exemple même de l'intellectualisme inutile que personne ne peut comprendre hormis les philosophes eux-mêmes. La caricature dans toute sa splendeur. Évidemment, je ne suis pas d'accord avec cette assertion qui vise à dénigrer une des plus belles conquêtes de l'esprit humain: la compréhension des choses au-delà du langage aux sens multiples et parfois contradictoires. Sinon, pourquoi ferais-je une thèse en philosophie? D'ailleurs, lorsque mon aimable parentèle me demande à quoi ça sert, je réponds invariablement: «À penser le Monde», ce qui, je dois l'avouer, les laisse bien pantois et me fait passer pour un prétentieux.

Pressentant l'altercation, ou du moins l'avertissement, je me suis rendu à ce que je tenais pour une convocation. Mon directeur, donc, m'a dit, confortablement installé dans son fauteuil en cuir: «Vos cogitations ont impressionné. Il va falloir être à la hauteur maintenant, car ce n'est pas tout d'écrire dix lignes dans une revue d'art en postulant que le Big Bang est à portée de pinceau: encore faut-il le prouver». Il souligna que c'était osé de ma part qui étais encore novice dans la discipline. Il ajouta aussi que la bienséance aurait voulu que je lui fisse lire ma prose avant qu'elle ne parût:

«Vous auriez dû me la soumettre afin que j'avalise vos propos, car d'une certaine manière, vous engagez mon laboratoire, ce qui me met dans une position délicate. Vous avez suscité la curiosité, vous allez devoir étayer vos propos, car ils réclament des démonstrations et des preuves. Vous ne pourrez pas vous défilier, ceux qui vous ont demandé de les rejoindre en haut de leur montagne ne raisonnent qu'à coups de certitudes mathématiques et d'observations directes, même si certains finissent par se poser les bonnes questions et par ouvrir leurs esprits au raisonnement. Vous allez accepter leur offre – merci, j'y comptais bien. Je vais envoyer un courrier les remerciant de vous avoir invité à suivre un stage chez eux. À mon avis, vous vous êtes fourré dans de sales draps.

Un stage! Mon directeur de thèse n'était pas content car à l'évidence il n'avait pas eu sa part de reconnaissance dans cette affaire qui s'était conclue hors de sa souveraineté. Les philosophes sont comme tout le monde: beaucoup aiment briller au-dessus des jeunes pousses dont les cimes, aussi modestes soient-elles, ne doivent jamais faire la moindre ombre à leur ego. C'est pourquoi les plus vindicatifs rappellent régulièrement à leurs disciples la mésaventure d'Icare. En fait de hauteur, je me sentais terriblement minuscule, écrasé par la perspective de devoir affronter des scientifiques aux équations imparables. Il m'a souhaité bon courage du bout des lèvres en me priant de ne rien écrire sans son accord formel. J'ai senti de la frustration en lui. Il ne me fera pas de cadeau après cela.

Le voyage jusqu'à Arecibo depuis Paris est long: 28 heures, 3 escales. Il faut vraiment vouloir avoir la tête dans les étoiles pour y aller. L'avantage, c'est que cela laisse du temps pour la réflexion, la lecture et réviser son anglais. Je n'ai emporté pour tout bagage – en dehors de mes vêtements – que mon ordinateur portable ainsi qu'une douzaine de livres: de la philo,

évidemment, et aussi des romans. Sur place, ils m'ont promis que je disposerai d'un écran grand format, d'un traceur, d'une liaison internet très haut débit, et qu'ils me fourniront tout ce que j'aurai pu oublier de leur préciser dans la précipitation du départ. Tous les documents qui me seront indispensables sont déjà sur le cloud: vive Internet!

Départ de Paris-Orly -3°C, arrivée à Porto Rico-Mayagüez 29°C avec l'impression de rentrer dans un mur de coton imbibé d'eau en sortant de l'avion. À l'observatoire, 450m plus haut, la température est à peine moindre. Avec l'altitude, les nuages s'accrochent au relief et déversent par instants des torrents d'eau tiède: vive les tropiques!

Une voiture de l'observatoire m'attendait à l'aéroport. Après un accueil assez formel, le personnel administratif m'a remis un plan du site, celui du bâtiment où je me trouvais, les clefs de la chambre qui m'avait été attribuée ainsi qu'un dépliant touristique de Porto Rico au cas où je voudrais faire un peu de tourisme. Une demi-heure plus tard, je fus pris en charge par un collaborateur du professeur Eastworth, signataire du mail reçu quatre jours plus tôt. Il se présenta: «Hi, Cédric, I'm Michael. Welcome to Arecibo». Je ne traduis pas, tout le monde aura compris. Il me demanda de le suivre sans attendre, le professeur m'attendait. Un autre grand chef? Nous empruntâmes un nombre incalculable de couloirs, traversâmes une kyrielle de passerelles passant d'un local à un autre, redescendant autant d'escaliers que nous grimpâmes pour arriver enfin devant une porte sur laquelle était scotchée une feuille A4 avec la mention: «Unit 327: If you are not concerned, go your way!»; en gros «Si vous n'êtes pas des nôtres, passez votre chemin». Surpris, je glissai un regard interrogateur à mon guide qui m'adressa un clin d'œil complice en ouvrant la porte du labo.

Le labo... C'est... grand. Autant que l'étage que nous occupons à l'université: espaces de travail individuels, espaces technologiques avec plus d'ordinateurs et de consoles que je n'en ai jamais vu, même dans «Contact», espaces de debriefing et de conférence avec au moins trente places, cafétéria, quatre bureaux privatifs pré-équipés d'ordinateurs dernier cri... Un autre monde... L'Amérique? Michael salue plusieurs de ses collègues qui lui répondent assez distraitement, les yeux rivés à leurs écrans ou le regard plongé sur des feuilles noircies de chiffres et de courbes. Il frappe à la porte d'un des bureaux, entre sans attendre et me présente immédiatement à son occupant: «Professeur Eastworth, Cédric. Cédric, le professeur Eastworth». Et là, surprise! Le professeur en question est une professeure: brune, cheveux coupés à la garçonne, yeux bleus, taille moyenne, peau légèrement hâlée – climat oblige –, un sourire radieux, la quarantaine. Nous décidons aussitôt de nous appeler par nos prénoms. Elle c'est Brooke. Sans perdre de temps, nous entrons dans le vif du sujet: je lui demande pourquoi m'avoir fait parcourir près de 7.000 km. Pourquoi inviter un étudiant en philosophie, français de surcroît, au cœur de l'astrophysique? Il ne doit pas en manquer dans les universités américaines, dis-je. Pour toute réponse, Brooke me répond qu'elle a lu mon article (si, si, avec internet on peut tout lire!) et m'invite d'un signe de main à la suivre: Venez! Nous traversons le laboratoire en passant entre les tables et les consoles de travail: cette fois les yeux se détournent des écrans et nous suivent avec des regards interrogateurs. «Qui peut être ce type avec le Boss?» Nous atteignons le mur du fond du labo qui

est percé d'une porte coulissante translucide dont Brooke écarte simultanément les deux vantaux qui glissent sur leur rail en laissant entendre un chuintement feutré. Je découvre une pièce aux dimensions confortables dont trois murs ont été couverts de panneaux photographiques, le quatrième étant une unique baie vitrée. Je reste sur place, interloqué, comme si je venais de recevoir un coup de poing en plein estomac. J'ai sous les yeux l'Univers depuis ses confins les plus inaccessibles jusqu'aux galaxies périphériques à la nôtre. Et aussi des simulations informatiques illustrant ce que pourrait être notre univers pris à différentes échelles. Entre chacune de ces photographies des espaces blancs ont été aménagés en attente de recevoir d'autres pièces comme un puzzle géant qui est en cours d'élaboration. Brooke attend que je reprenne mes esprits, parce que ce que je vois est un véritable choc pour moi. C'est à ce moment-là que je comprends la raison de ma venue, bien que je ne puisse croire que je sois le seul à m'intéresser à ce qui allait nous occuper deux mois durant, probablement des années entières. Brooke désigne l'un des murs et me dit : « Les blancs, c'est vous qui allez les remplir et nous expliquer ».

Deuxième coup de poing à l'estomac, suée froide, le plancher qui tangué un peu : ça ne plaisante pas. Alors je demandai une semaine pour me préparer, et la libre utilisation du matériel d'impression. Brooke me fit comprendre que cela allait de soi ; d'ailleurs, elle avait approvisionné plusieurs packs de toner et trois rouleaux de papier de la meilleure qualité : glacé, bien évidemment. Ce que je n'avais pas vu, c'est que l'imprimante en question était une laser A0. L'Amérique, bien sûr !

Ma première tâche a été de procéder à la sélection des peintures que je devais insérer dans le puzzle,



et choisir les images spatiales qui allaient nourrir nos discussions,



Quelques dizaines de toiles contre des milliers de photos, et la certitude grandissante que certains humains sont vraiment en communion avec le cosmos.

Je travaillais seul à l'abri de la curiosité de l'équipe qui ne cessait de poser des questions à Brooke. « Qu'est-ce qu'est venu faire le frenchy? Qu'est-ce qu'il prépare? Il est sérieux? Quand est-ce qu'il va nous montrer quelque chose? »... Brooke leur demandait de patienter, elle ne savait pas elle-même ce que je concoctais. C'était un arrangement entre nous.

Ce n'est pas tout d'avoir à sa disposition autant de matériel. Ce qui importe, c'est de savoir l'exploiter et d'ordonner les questions qui affluent à mesure que l'on dispose côte à côte deux représentations du monde dont l'une est la matérialisation de photons qui ont voyagé des milliards d'années à travers le vide de l'espace – la réalité –, et l'autre, la concrétisation d'une projection mentale inattendue, qui puise son inspiration dans le même néant originel où les énergies, les ondes et peut-être même une conscience indéfinie se mêlent et interfèrent avec le vivant, récepteur et restituteur improbable de l'opéra cosmique.

Aujourd'hui, c'est une sorte d'ouverture inaugurale d'un cycle de réflexion où ne sont conviés que les membres du labo. D'autres universitaires et chercheurs seront invités plus tard, des artistes aussi, de toutes sortes. Ce que je veux, c'est les mettre au contact de la même manière que deux armées se préparent à une confrontation ultime. Il ne peut y avoir de biais; il y a une réalité à laquelle il faut faire face et en accepter l'issue. J'ai un peu théâtralisé l'ouverture de la séance parce que ce qui s'offre à nos yeux est nécessairement grandiose, hors échelle. Cette fois, ce n'est pas moi qui ai reçu le coup de poing au ventre, même si le trac me vrille l'estomac. Il m'a

suffi d'observer leurs regards pour comprendre que je n'avais pas travaillé en vain et que la cote du frenchy venait de passer à la hausse : sourcils froncés, têtes penchées sur le côté, mains se prenant le menton, petits pas latéraux, en avant ou en arrière, pour visualiser autrement...





Alors, devant tant d'évidences, certains se sont assis sur des chaises que j'avais intentionnellement disposées ici et là. Il faut pouvoir se remettre, reprendre son souffle. Ainsi, l'œil de Hubble ne verrait rien de plus que ce que Zao Wou-Ki, le maître que j'avais choisi d'exposer, était capable d'imaginer. Et tous les ressorts de la création, artistique cette fois, interrogeaient les scientifiques qui étaient béats d'admiration et sidérés par la similitude, jusque dans les détails de la géométrie et des couleurs. J'en ai vu qui pleuraient.

L'émotion est retombée, chacun est retourné à son travail, les portes de la salle d'exposition sont restées grandes ouvertes. Brooke veut que je finisse le puzzle. Lorsque certains m'ont demandé si j'avais une explication, j'ai répondu que je doutais qu'il puisse y en avoir une qui soit quantifiable à coups de formules mathématiques et d'équations. Je suggérai qu'il était sans doute nécessaire d'emprunter d'autres voies plus informelles ou inhabituelles qu'un cartésianisme abrupt. Interroger... discuter avec l'artiste et découvrir, pas à pas, le mystère de sa force créatrice. Mais peut-être n'a-t-il aucune autre réponse que celle d'avoir écouté la voix du Monde et d'avoir eu la sagesse et l'humilité de la laisser guider ses mains sur la toile.

Brooke m'a proposé de rester au labo et de penser le monde.

